

Moulins-Engilbert au temps d'Henri Bézille



Moulins-Engilbert, comparable à ses voisines Luzy et Château-Chinon, qui remplissent des fonctions économiques analogues, a, en 1901, déjà bien entamé son recul démographique puisqu'on ne compte plus que 3100 habitants contre 3545 en 1886, ce qui représente une chute de 12,5 %. Il est vrai que Château-Chinon continue son déclin commencé en 1851, tandis que Luzy progresse modestement entre 1886 et 1911 en passant de 3200 à 3485 habitants.

Cependant l'activité moulinoise n'en est pas pour autant en sommeil. La cité est encore bien animée. Pour le savoir, différents documents sont des indicateurs fiables et fournissent une photographie de la population tant pour son nombre que pour son profil : l'annuaire du département de la Nièvre, la matrice cadastrale, les recensements successifs et les listes électorales, même s'il convient d'accorder à ce dernier document les limites qui s'imposent puisque les femmes ne votent pas encore.

Les cartes postales de l'époque s'adressent à notre imaginaire et confortent cette image de bourg actif, quand on y voit nombre d'artisans et commerçants moustachus, de femmes en robes longues et de gamins poussant des cerceaux dans des rues populeuses.

Le recensement de 1901 donne des indications précieuses, logement après logement, pour la population agglomérée, les écarts et les hameaux. Ainsi, peut-on dénombrer 325 actifs (artisans, commerçants ou personnes exerçant leurs compétences, tels que les tailleurs de pierre ou les huissiers de justice). En 2001, on ne constate plus l'activité

que de 101 personnes, dans cette catégorie. La diminution de la population et la disparition totale de certaines qualifications en sont la cause, comme par exemple en 1901, celle des ateliers de couture (sept pour trente quatre couturières), des deux coquetiers, des quatre modistes,

des quatre moulins, des deux taillandiers (artisans qui forgent des outils coupant tels des haches, des bèches...), du marchand de piano, des deux teinturiers et des cinq chiffonniers de 1912 (tri sélectif avant l'heure ?).

L'énoncé complet risquerait de devenir fastidieux et nous nous bornerons à retenir l'activité de quelques rues de l'époque.

Rue de James

(James : nom du hameau tout proche de l'ancienne paroisse de Commagny où était implantée une chapelle)

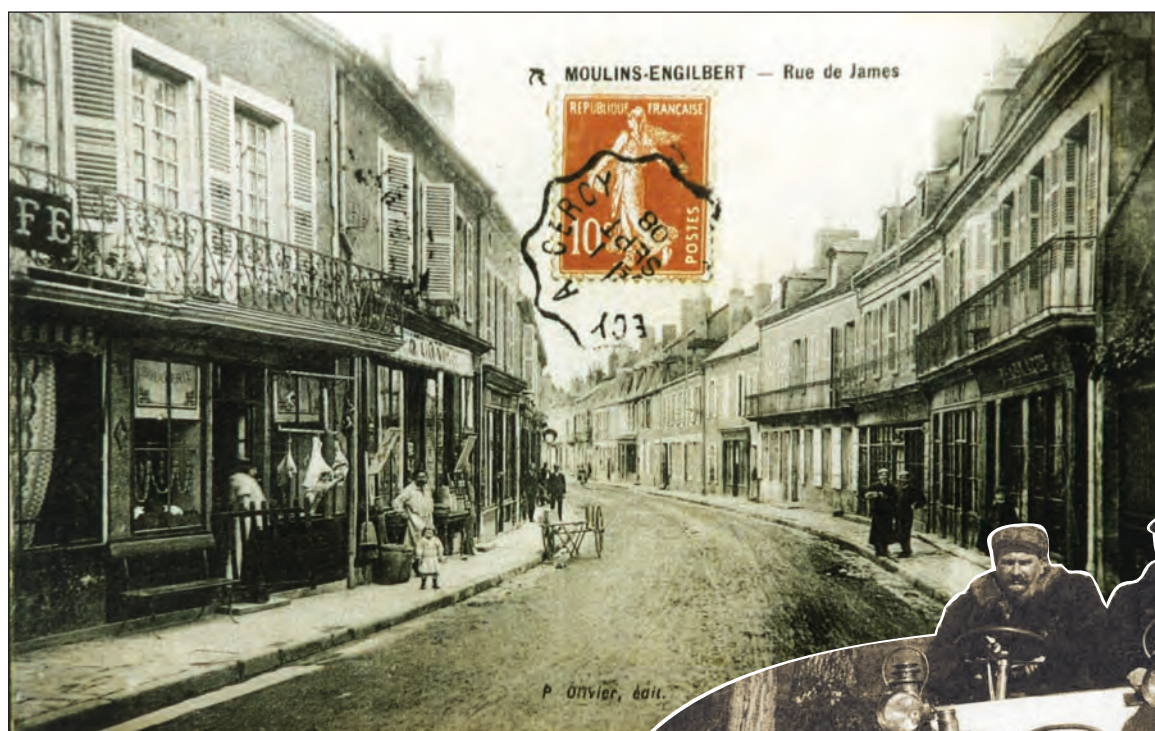
Concentrons notre regard sur cette rue « reine » du commerce moulois en 1901. C'est l'actuelle rue du Commandant Gaston Blin. On y comptait 175 habitants : un tanneur, un marchand de vin, un charron, deux épiciers, un plâtrier, deux marchands de fer, trois tailleurs d'habits, deux maîtres d'hôtel (Jean Pallot, 50 ans et Théodule de Girard, 52 ans), un menuisier, un cafetier (Charles Pouillat, 35 ans), un bijoutier (Boisleau), un limonadier (Gougou), un pharmacien (Navault, 85 ans), un notaire (Thirault), un marchand de laine, un cuisinier, un meunier, une sage-femme, madame Desluboys, 66 ans), un cordonnier (Brochet), deux sabotiers.

Rue du Château

Un autre aspect de la physionomie d'une population est sa mobilité. Trop souvent, nous avons une image statique qui laisse à penser que les gens ne « bougeaient » pas. Prenons l'exemple de la rue du Château qui borde les remparts de la forteresse. Toujours en 1901, cette rue abrite 56 personnes dont 43 adultes. En effet, l'âge, les noms, les prénoms et les liens de parenté ainsi que les professions nous sont connus, ménage après ménage, grâce au recensement. Dix-sept adultes exercent un métier. Là encore, une énumération risquerait d'être ennuyeuse. Retenons que les deux cordonniers, Bertrand Armance, 40 ans et Jean-Marie Bourgeois, travaillent chez Arbelot. Dix ans plus tard, on retrouve toujours 56 habitants mais 40 adultes et on ne compte que onze actifs. Pour mémoire, retenons la famille de Jean Page, 30 ans, qui vit ici avec sa femme, Marguerite, 26 ans, ses

enfants, Raymonde, 6 ans, Louis, 4 ans et Louis, 1 an. N'oublions pas Fernand Huguenin qui a 4 ans à l'époque et dont les souvenirs nous furent si précieux.

En 1921, la rue du Château ne compte plus que huit actifs pour 58 habitants, dont 36 adultes. Signalons la situation anecdotique de la famille Pourtier dont les enfants naissent au hasard des déplacements nécessaires par la profession de Robert, le père, âgé de 52 ans, à savoir celle de marchand ambulant. Sa femme, Josephine Mirault a 36 ans. La fille aînée, Marguerite, a 16 ans, et, comme son père, elle est née dans le Puy-de-Dôme. Marcelle née la même année que Marguerite, voit le jour à Châtillon, Arcade, née à Rémilly, a 8 ans. Geoffrete, âgée de 6 ans, est venue au monde à Montaron, et Georges, le petit dernier, né à Moulins-Engilbert, a 4 ans.



En route pour Château-Chinon (1903) ► Henri Bézille est au volant. Ernest Dechaux, sans doute marchand de chaux et de ciment, est à ses côtés. Il est le beau-frère du chauffeur. A l'arrière l'« instituteur ».

S'agit-il de Pierre Breugnot, 34 ans, marié à Elise Grimond, 27 ans, qui en 1901, vit avec ses deux enfants rue du Château, ou est-ce son collègue Léopold Pigot, âgé de 23 ans qui vit dans la même rue ?





Place Lafayette

La place Lafayette occupe le cœur de la ville. C'est un espace de circulation, convergence de cinq rues : la rue du Guichet, la rue du Marché, la rue Lafayette (actuelle rue Notre-Dame), la rue du Comice et la rue Sallonnier. On peut compter 116 habitants en 1901 ; ce qui représente une densité importante. Les boutiques y sont nombreuses. Il y a une épicerie, une boulangerie tenue par Jean Bouillot, deux sabotiers, une cordonnerie, celle de Gallois, une maréchalerie, des ateliers de couture qui occupent trois ouvrières, une coutellerie, deux ferblanteries ⁽¹⁾, un marchand de tissus, une pâtisserie tenue par Colas, une messagerie, le restaurant de François Solnon, 32 ans, deux lingères, deux coiffeurs, trois cuisinières, trois aubergistes : Letourneur, 54 ans, Paul Guillier, 50 ans et Claude Devenon, 73 ans. L'ancien notaire Victor Moreau, auteur d'un ouvrage écrit en 1904 : « Moulins-Engilbert », habite aussi la place.

Rue Lafayette (actuelle rue Notre-Dame)

En 1901, 60 personnes vivent dans cette rue qui prolonge la place Lafayette en direction de la place Boucaumont. L'approvisionnement et les services à la population sont assurés par un épicier, un horloger,

un tailleur d'habits, le pharmacien Alfred Martin (inventeur de l'eau des Moines !), un chapelier, un coiffeur, deux couturières, deux modistes, un marchand de nouveautés, un marchand de parapluies, un pâtissier, un négociant. Dans cette rue habite aussi un huissier.



▲ Henri Bézille, coiffé du canotier, procède aux essais de la moissonneuse-lieuse Deering dont il est le concessionnaire exclusif, le 29 juillet 1907, dans un champ de la Maison-neuve, sur la commune de Moulins-Engilbert.

Henri Bézille, quincaillier de génie

Le dernier magasin de la rue Lafayette, proche de la rivière Guignon, est la quincaillerie tenue par Henri Bézille, âgé de 30 ans. Sa famille est originaire de Franvache (Préporché) et il a grandi à Vauvelle, commune de Limanton. Son père est Jacques Bézille (1830-1897). Le jeune Henri Bézille est passionné par les progrès techniques qui marquent son époque. Nul doute qu'il a su saisir l'opportunité représentée par un environnement économique et commercial porteur. Malheureusement, nous manquons d'informations sur les circonstances et la technologie de son invention, la bougie compensatrice pour les automobiles – brevetée sans garantie du gouvernement – ou, selon la formule, S.G.D.G.

Que devait compenser cette bougie ? Jouait-elle le rôle de condensateur ? Devait-elle améliorer la combustion du mélange air-essence ? Devait-elle corriger le risque d'auto-allumage ? Nous sommes prêts à recueillir toutes



▲ Document à en-tête de l'établissement exécuté avec une graphie et un décor très recherchés.

les explications techniques car le brevet n'a pu être retrouvé. Toujours est-il que cette invention a pu être présentée à l'exposition des Sports à Saint-Petersbourg en 1902. Il ne nous est pas possible de dire si un stand a pu être dressé sur d'autres manifestations. On peut penser que la présence de l'invention d'Henri Bézille a bénéficié du contexte favorable des relations franco-russes ⁽²⁾. Rien ne nous permet de dire si l'inventeur moulinois fit le

déplacement jusqu'à la capitale de l'empire russe.

Plein d'initiatives et animé d'un esprit de recherche, il fut le premier vendeur de la région à diffuser les productions de Peugeot, sans doute d'abord l'outillage réputé de la marque, puis les cycles, les motocyclettes, les machines à coudre et... les automobiles.

Henri Bézille a le sens de la communication. Il utilise la carte postale comme support pour présenter son établissement. Les faucheuses mécaniques sont proposées à la clientèle. ▼



Il répandit également dans la région l'usage de machines agricoles, avec les moissonneuses-lieuses de fabrication américaine de la marque Deering. Il diffusa aussi les faucheuses mécaniques.

Mademoiselle Gabrielle Bézille, aujourd'hui disparue, dirigea de longues années la station-service Esso à Moulins-Engilbert.

⁽¹⁾ Le fer-blanc est une tôle fine en acier doux recouverte d'étain, utilisée pour la fabrication d'un grand nombre d'objets usuels et surtout pour la confection des boîtes de conserves alimentaires. Il est obtenu par l'étamage électrolytique qui permet une régularité d'épaisseur de dépôt et l'automatisation de la production.

La ferblanterie est le métier, le commerce ou la boutique du ferblantier. Celui-ci fabrique ou vend des objets en fer-blanc.



▲ Vitrine de présentation des bougies compensatrices à l'exposition des Sports de Saint-Petersbourg en 1902.

Un exemplaire de la bougie. ▼



⁽²⁾ Le contexte international du début du XX^e siècle peut expliquer le fait qu'Henri Bézille ait pu présenter son invention en Russie.

Depuis 1871, la France, vaincue et isolée en Europe, tente d'opérer un rapprochement avec l'empire des Tsars (août 1891). La chose n'est pas facile. La méfiance est de mise chez les républicains français face à la dictature tsariste, mais cependant la bourgeoisie achète des titres d'emprunt russe. De son côté, le tsar méprise cette république dirigée par « un gouvernement bête ». Une convention d'Alliance défensive est ratifiée en janvier 1894. Plusieurs manifestations populaires ou diplomatiques vont s'inscrire dans ces relations nouvelles. Les marins russes sont accueillis avec enthousiasme dans les rues de Toulon en 1893. Nicolas II et la tsarine viennent à Paris en 1896 en voyage officiel et en 1897, c'est Félix Faure qui se rend à Saint-Petersbourg. Il est clair qu'en 1902, nous sommes dans une période tout à fait favorable.

◀ Etiquette authentique de la bougie compensatrice.

Sources :

- Archives départementales de la Nièvre
- Manuel d'histoire contemporaine – Genet – Hatier 1961
- Photos et archives privées aimablement communiquées par Mlle Michèle Bézille
- Relevés statistiques effectués par Jacqueline Bernard et Pierre Péré
- « Regards », S. Bernard, 1989